

YU WANG OU L'ÂME SOUS LA CHAIR

Longtemps bannie des diktats internationaux, la peinture réaffirme ses droits en ce début de III^{ème} millénaire. La peinture figurative, elle, se refuse non seulement à mourir, mais se montre aussi capable de constants renouvellements. Elle le fait souvent par le biais du corps qui occupe le paysage mental et la création des artistes de notre aujourd'hui. Un corps omniprésent dans la production artistique et ce aussi en Chine, où il avait été absent pendant 4000 ans.

Le nu en Occident est lié à toute une panoplie de choix philosophiques, celui de la forme, de l'anatomie, du beau. Profondément ancré dans notre culture, de la Grèce à Léonard de Vinci, à Rubens qui empilait les corps dans les nuages, jusqu'aux corps de l'héroïsme ou du désespoir peints par David et Géricault, les artistes qui ont pris comme sujet le corps sont légion.

D'autre part, le nu est chez nous la manifestation de l'être, de la présence. En Chine, nous sommes dans le non-être avec un lien à la nature, socle de tout système de pensée. Certains assimilent parfois ces estampes raffinées, ces erotica verba, aux fonctions bien précises qui existent sous tous les cieux et à tous les âges, même en Chine, à de l'art. Il n'en est rien et on peut l'affirmer : dans toute l'histoire de la Chine le nu est absent. La tradition artistique – encre et papier – s'est forgée autour de la nature, avec comme support la calligraphie, parfois accompagnée, dans certaines œuvres, de silhouettes, de personnages en contrepoint de l'ensemble. Du nu, il n'a jamais été question dans l'art chinois.

Lorsqu'en 2003, commissaire de l'Année de la Chine en France, j'avais conceptualisé mon exposition « Chine, le corps partout ? » pour le Musée d'Art Contemporain de Marseille, je ne croyais pas si bien dire. Yu Wang, l'artiste chinoise qui vit à Paris, s'intègre tout à fait dans ce constat objectif que j'avais fait en réunissant les œuvres de 39 artistes de l'art contemporain chinois. Je réalise aujourd'hui encore combien le corps est un sujet de prédilection chez les jeunes artistes chinois, même pour ceux qui comme Wang Yu ont décidé de travailler en Occident. En effet, la femme et l'homme sont devenus les éléments de base de son lexique, sa « lexie » comme diraient les linguistes structuralistes. Un support iconique illustré magnifiquement dans les deux derniers tableaux, « Le penseur » et « La penseuse » qu'elle va présenter au mois de juin à la Dialogue Space gallery à Pékin.

Arrivée en France le 29 août 2001, après avoir enseigné la gravure à l'Université de Shanghai et armée d'une formation très solide comme en sont souvent les peintres issus de l'Empire du Milieu, elle s'inscrit à la Sorbonne pour y passer un DEA en Arts Plastiques. Elle va ensuite construire au fil des ans et en plusieurs chapitres un langage qui aujourd'hui lui appartient en propre.

Les toiles qui s'égrènent de l'année 2004 au mois de février 2005 ne sont pas exemptes, dans cette première période avec des visages-masques, d'un certain primitivisme. On pourrait retrouver une filiation chez certains portraits d'Enrico Baj ou même chez certaines sculptures de Marino Marini. Dans le tableau « Devant Notre Dame » où les visages d'un homme et d'une femme se font face tout en semblant étrangers l'un à l'autre, avec en arrière plan la célèbre cathédrale parisienne, la figure est aussi traitée comme un masque. Une veine qu'elle exploite de façon plus radicale dans « Beauté 1 » ou « Beauté 2 », ou encore dans « Le matin 1 » ou « Le matin 3 ».

On sent bien que ce que recherche l'artiste c'est de nous donner à voir ce qu'il y a à l'intérieur de ces personnages, avec, derrière les yeux, leurs profondeurs insoupçonnées. La série « Je pleure » où une technique mixte, mêlant acrylique et résine, a été employée, ne peut s'interpréter que dans cette optique, avec comme souvent dans cette peinture des personnages à demi révélés comme pour mieux saisir notre regard.

Cette quête qu'elle a entreprise, Yu l'accomplit en puisant dans ces deux zones iconographiques et picturales qui sont les siennes, la Chine millénaire et l'Occident. C'est ainsi qu'elle va créer son répertoire poétique avec l'exercice d'une activité artistique comme exorcisme.

Yu Wang, nous l'avons déjà évoqué, c'est d'abord un itinéraire biographique qui conduit la jeune femme de Xui Zhou où elle est née, une ville de la province du Jiang Su située sur la côte Est de la Chine, jusqu'à l'Institut d'Art de Nankin où elle obtient un master de Beaux Arts. Spécialisée dans la gravure, elle enseignera cette matière pendant un an, avant d'aller à Paris pour y obtenir un DEA en Arts Plastiques à l'Université de Paris I, Panthéon Sorbonne.

La ville Lumière exerce toujours une grande fascination chez les artistes, elle va apprendre à l'aimer et elle aurait sûrement beaucoup de mal à s'en détacher aujourd'hui... Yu Wang suit les pas de ses aînés, tous ces étudiants qui dans les années 1920 et 1930 se rendaient en Europe et que Paris accueillait en grand nombre. Ils s'inspireront désormais du réalisme de l'art occidental de la fin du XIXe.

Je dois ma rencontre avec Yu Wang à Wang Keping, le grand sculpteur et membre historique du groupe des Etoiles, le premier mouvement d'art contemporain en Chine en 1979, qui m'invita à aller visiter son atelier dans le Marais. Je dois dire que l'attrait de cette expérience esthétique singulière fut immédiat.

Le style audacieux, glacé et fluide à la fois, des derniers tableaux du peintre peut s'inscrire dans une définition formelle que l'on peut qualifier de puriste. Cette exigence de pureté, un des axiomes de la peinture chinoise classique, est présente dans les tableaux de Yu Wang qui bien que influencée par la peinture occidentale ne renie pas ses assises séculaires. Du point de vue de la composition, sa peinture présente une constante binaire, un premier plan domine le sujet - souvent le titre de l'œuvre - et un arrière - plan en aplat sans éléments descriptifs. Evoqué, parfois sous-entendu, le sujet apparaît pourtant comme doté d'une présence physique propre et péremptoire, une irréalité riche de suggestions et de mystères.

Le 17 mars 2009 j'emmène la star chinoise Zhao Bandi qui est à Paris pour y réaliser son fameux Panda Fashion Show au Palais de Tokyo, au vernissage de Yu Wang à la galerie Menouar à Paris. Quelle n'est pas ma surprise quand je le surprends en train d'effleurer avec l'index une peinture comme pour en percer le secret... Car, depuis 2007, l'artiste a introduit un gel acrylique mélangé avec un vernis dans ses peintures. L'élaboration de cette technique complexe avec l'utilisation d'un médium et d'un vernis brillant qui normalement sert à mélanger les pigments n'est pas étrangère à cette transparence quasi immatérielle que le peintre donne à la surface de sa toile. La peinture, même si la facture n'est pas expressionniste, est toutefois plus expression que description.

Il ne faut pas oublier que la gravure a occupé une place de choix dans l'existence de l'artiste. De longues d'études et une année de cours qu'elle a dispensés à l'université de Shanghai, ont fait de l'artiste un graveur chevronné. Ce corps à corps qu'elle a livré avec les plaques de cuivre et la presse a laissé des traces. Sa peinture est issue en partie de cette technique qui tisse les espaces de la toile. Les contours mettant en relief les figures et les corps, une ligne qui cisèle le tableau et ces détails qui brisent aussi l'harmonie de l'ensemble puisent leur origine dans cette longue pratique de l'estampe. On pourrait y ajouter l'intérêt qu'elle porte à l'encre diluée comme dans la calligraphie chinoise, une formation que reçoivent tous les jeunes chinois lorsqu'ils apprennent à écrire et qui révèle aux maîtres ceux qui sont doués pour la chose artistique. Cette liberté,

elle la retrouve dans ces aquarelles qui, après un dessin au fusain, prépare dans une seconde étape sa peinture.

La couleur chair rosée associée à une blondeur presque transparente envahit aujourd'hui toutes ses toiles et propose un langage de la chair, dont l'expressivité est parfaitement maîtrisée. Cette harmonie chromatique est désormais inhérente aux tableaux de la jeune femme. Elle lui permet aujourd'hui de dégager son propre style et la vérité de son motif.

Tout semble délimité, apaisé, mais où transparait curieusement une fébrilité créatrice naturelle. Car dans le même temps, par petites touches telluriques, souvent posées sur un détail, les yeux par exemple, où la pâte aux rèches tonalités, émaillée de textures, de légères boursouflures, devient épaisse, l'artiste revendique aussi une connivence plénière avec le réel. C'est un des aspects fondamental de la syntaxe de cette peinture : distribuer et instruire deux unités, une peinture léchée, lustrée et un détail matiériste frémissant, sur une même image qui isolent le sujet et le nappe dans une étrange solitude.

Les corps et les visages sont devenus l'objet-même de la peinture, avec, il faut le souligner, l'érotisme. Yu Wang aborde de front ce domaine avec entre autres le thème des affinités amoureuses féminines, comme dans « Ne me dis pas ça » ou « Je t'embrasse », solutions visuelles des plus expressives.

Depuis deux ans, si on ne peut pas parler de rupture, on assiste cependant à l'affirmation, la naissance d'un style où l'impudeur, la pudeur des chairs tentatrices, une volupté et une sexualité sont présentes dans de nombreuses toiles. Il y a aussi chez l'artiste un besoin de faire passer des messages et de déstabilisation de la convention picturale.

En évoquant parfois ce qui n'est pas actuel, les torsos antiques, la peinture devient métaphore d'elle-même. Pourtant s'il n'y a pas d'interdit ou de transgression dans cette superbe invention plastique, un attrait mystérieux et une plénitude hiératique règnent dans ces œuvres. L'artiste dépasse sur son propre terrain un orientalisme et réussit à créer de toute pièce un orientalisme sans exotisme. Ses tableaux sont une invitation au voyage de l'esprit et des sens. Les portraits et les corps échappent au moment de leur fixation sur la toile à la durée et au déterminisme du temps. Ils sont là comme fixés une fois pour toutes dans une mémoire dont l'artiste livrerait tableau après tableau un fragment.

Cette intemporalité des images de Wang Yu est une des caractéristiques de son art. Elle excelle à rendre un dépassement de la chair par l'esprit, en cernant cette zone normalement invisible entre la matérialité et l'immatérialité.

La jeune femme chinoise de Paris a cette capacité d'imposer une image qui est une révélation de ce qui normalement n'apparaît pas : l'âme. Car Yu Wang c'est aussi l'âme sous la chair. Et c'est la raison pour laquelle cette peinture, presque

uniquement centrée sur la figure humaine et dans laquelle l'artiste ne renonce pas à célébrer le mystère d'un visage ou la sensualité d'un corps, n'est jamais vraiment provocante. C'est une peinture cultivée, raffinée, voire précieuse. L'art de Yu Wang c'est un maniérisme qui ne tombe jamais dans l'excès. On peut y déceler de nombreuses influences, mais toutes demeurent étroitement contrôlées par une exigence de la vision et l'intelligence de l'artiste.

Henry Périer

Docteur en histoire de l'art

24 avril 2009